



CRITIQUE

Tirage à part

Louis MARIN

Ecrire-répéter ou le livre en souffrance

Revue générale des publications françaises et étrangères

Publiée avec le concours du Centre National des Lettres

ECRIRE-REPETER OU LE LIVRE EN SOUFFRANCE

ANTOINE COMPAGNON
La seconde main
ou le travail de la citation

Le Seuil, 1979, 415 p.

Ce beau, ce grand livre d'Antoine Compagnon pose un redoutable problème à qui voudrait en écrire — comme moi aujourd'hui — un problème qui tient à son objet inscrit en forme de sous-titre dès la couverture : *le travail de la citation*. Non point la citation telle qu'en elle-même mais la multiplicité, la prolifération des relations citationnelles dont tout texte, en fin de compte, est tissé : à plus forte raison (mais quelle raison ? quelle force ?) un texte — celui-ci — qui ne peut, qui n'a d'autre fin que le répéter.

Voici donc un livre qui, loin de se laisser traiter en objet inerte à découper, à interroger, à critiquer, absorbe, dévore et assimile — telles ces fleurs cannibales entre deux règnes — tout discours tenu sur lui. Voici un livre qui *décourage* l'entreprise critique tout en *l'exaltant* à sa plus haute puissance, puisque toute écriture sur lui, à propos de lui, y a déjà sa place marquée, décrite, analysée. Ce texte que je commence à écrire, une fois le livre lu et relu, remarqué, re-tracé, page après page, le voici déjà comme texte virtuel tout entier pris et découpé et démembré dans le livre dont il écrit ; est-il icône, indice, symbole ? Emblème ou symptôme ? Ce livre interroge d'emblée le discours que j'entreprends et du même coup, il réfléchit ce discours dès ses premières lignes. Il requiert par l'impérieuse douceur de son écriture, il exige ma propre mise en question, (à la question ?). Il décourage la critique tout en offrant au « critique » l'intense jouissance de sa propre mise à mort.

Je retourne d'un trait cette première question en pensant qu'il en a été de même lorsqu'il fut écrit, en (me) demandant : comment a-t-il pu l'être ?

RÉCRIRE

Qu'écrire qui n'ait déjà été dit ? Les livres se répètent indéfiniment. « Nous ne faisons que nous entregloser » et Compagnon cite Montaigne et je cite Compagnon citant Montaigne dès l'avant-propos : « toute énonciation répète » ;

ou encore cette citation inaugurale de La Bruyère qui parcourt le livre et sans doute tout livre comme le secret désespoir de toute écriture : « Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Comment peut-on encore écrire aujourd'hui ? Question de notre modernité ? Non pas, elle répète La Bruyère et Montaigne et d'autres encore, diversement. Comment peut-on écrire un livre dont le thème serait celui du « déjà dit » ? Comment peut-on oser un livre sur la citation si tout livre — si la prémisse de tout livre — est que toute écriture est glose et entreglose ? Je peux oublier la terrible prémisse et dans cet oubli (qui serait toujours plus ou moins joué) feindre la naïveté, ou bien je peux pousser la conscience de la répétition jusqu'à l'extrême, jusqu'au désespoir, jusqu'à l'incandescence de la limite (silence, page blanche) : c'est la voie choisie par Compagnon et alors miracle ! La dissertation s'accomplit dans un récit parodique d'elle-même, tendre et amer, ironique et gai : une écriture autre — a-t-on jamais lu une thèse dont la conclusion serait un conte ? — mais qui n'est autre que de répéter autrement ce qui fut écrit en quatre cents pages, que de mettre en fiction le parcours de cette conscience aiguë jusqu'à la désespérance de l'inanité d'écrire pour trouver enfin dans cette inanité la jubilation suffocante, l'ultime palpitation de la mort : « L'attention de Théophile fut... retenue par un article qu'il lut minutieusement. Il lui disait quelque chose. Gloria ! Magnificat ! et Nom de Dieu ! Théophile était démarqué : chaque idée, chaque image et jusque chaque mot. Il suffoqua, il palpita, il jubila. Depuis lors il repose en paix. »

Ainsi s'achève la thèse d'Antoine Compagnon : *La seconde main ou le travail de la citation*. Écrire à mon tour cet article que lira Théophile dans la salle d'attente d'un médecin, cet article que je consacre au livre de Compagnon et qui ne pourra jamais faire autre chose que le démarquer : ériger ainsi le tombeau de Théophile son double, mon frère, son hypocrite lecteur.

Cette thèse — puisque thèse il y a — transite entre les deux phrases que voici : « Enfant, je possède une paire de ciseaux, de petits ciseaux à bouts ronds pour éviter de blesser... » (p. 15) et « Il était une fois un petit garçon qui rêvait d'être grand. Ce petit garçon s'appelait Théophile... » (p. 403). De ce « je » et de ce présent qui indique la secrète permanence d'une expérience à travers une vie à ce « il » et ce nom propre « Théophile » rejeté dans l'indicible origine de l'éternelle fiction, dans ce temps d'avant le temps où le temps s'institue ; de la description phénoménologique où la première personne hésite entre l'autobiographie singulière et l'universalité d'un discours que tout sujet s'approprie comme une évidence

partagée par chacun à la fiction du conte dont le héros n'accède à l'actualité d'un récit que par la voix énonciatrice qui se dénie dans l'écriture mais qui ne peut raconter cette histoire qu'en répétant sur ce mode ce qui fut écrit savamment entre la page 15 et la page 403, de ce point de départ — une expérience — à ce point d'arrivée — une fiction — : un livre dont l'objet est la constitution du livre en général ; entre l'écriture elle-même dont l'expérience la plus archaïque est celle du papier découpé par de petits ciseaux à bouts ronds, la citation et le livre enfin, cet objet, ce volume où le temps (celui de l'écriture, celui de la lecture) est retenu, arrêté, enfermé, aboli dans l'épaisseur abstraite de ses pages : un livre à l'interface de l'entreglose, dans les broussailles du « déjà dit », frôlant l'aporie, fait de réponses obliques, qui n'aurait constitué une théorie et de la citation et du livre qu'au prix d'une irrésistible incohérence, qui n'a pu être écrit à chacun de ses moments et dans sa totalité qu'à la condition de s'ouvrir par une confiance universelle — singulière de celui qui écrit et de se conclure par une fiction qui répétait l'entre deux en forme d'un apologue glosant son auteur.

Comment ce livre a-t-il pu être écrit ? Comment puis-je aujourd'hui écrire ce texte sur un tel livre sans que ce livre mime tout ce que l'on pourra en dire, sans qu'il s'en moque ? A quoi bon répéter, gloser, redire ce qu'il dit déjà, ce qui a toujours déjà été dit ? La confiance initiale — et il en est d'autres qui comme des aveux inattendus, des secrets à demi révélés, tissent son texte — et le récit final qui le décroche de lui-même, symptôme, emblème, de l'ouvrage, cet étrange livre lui-même, entre les deux, joue des multiples plaisirs du dialogue avec celui qui le lit : il incite en lui irrésistiblement le désir d'écrire et — perversion délicate, jouissive — le retarde, le diffère, le suspend, dès la confiance autobiographique et sur quatre cent dix pages, pour accomplir le désir qu'il a excité dans les plaisirs de la fiction qui l'achève. Comment peut-on écrire de ce livre pour essayer — impossiblement — de ne pas le répéter ? Raconter une tranche de ma vie de lecteur, narrer ce que fut sa lecture ; écrire à mon tour un conte, la fiction de son parcours. Ces deux possibles d'écriture sont en vérité déjà analysés et contés dans le livre lui-même : ils passèrent déjà à l'être avant que je ne commence à écrire. Écrire ma lecture de la *Seconde Main* : mais je ne pourrais jamais que jouer sur la scène de ce papier les quatre figures de l'ablation, du soulagement, de l'accommodation et de la sollicitation où ma lecture et ses moindres gestes sont déjà inscrits. Raconter le récit d'un professeur saisi du désir d'écrire l'histoire de sa vie au travers d'un livre d'un autre qu'il lit... Mais ce récit est déjà écrit sous la forme d'un article démarquant l'œuvre, la pensée,

l'écriture de Théophile dans une revue trouvée dans la salle d'attente d'un médecin... Reste seulement mon désir d'écrire sur ce livre, de laisser quelques traces de ma lecture, quelques marques de mon admiration, quelques indices de mon plaisir.

A LA MARGE

Lire, c'est morceler le texte lu mais c'est aussi manger, mâcher, remâcher, ruminer le texte. Je découpe d'abord pour que le morceau ne soit pas trop difficile à avaler ou parce que c'est une pièce de choix et je le mâche ensuite soigneusement, savoureusement pour que la digestion soit facile. « La lecture repose sur une opération initiale de déprédation et d'appropriation d'un objet qui le dispose au souvenir et à l'imitation, soit à la citation », écrit Compagnon en traduisant les métaphores de Quintilien ou de Montaigne. Le texte en procès de lecture comme corps comestible mangé bientôt par morceaux... métaphores certes mais nécessaires : la déprédation et l'appropriation qui les transposent dans un autre registre le sont tout aussi bien, et toutes celles qui vont suivre : géographique, chirurgicale, financière, couturière, militaire, etc. Elles désignent ce qu'un discours immédiatement métalinguistique oublie ou méconnaît, en s'approchant, par l'image, des événements de langage les plus tenus dont toute parole, tout usage de la langue et de l'écriture est fait ; métaphores projectives qui dessinent le programme d'une recherche savante, d'une science, d'une technique, d'une pratique du langage. Mais à l'inverse, en renversant l'orientation, ne seraient-elles point, et de façon privilégiée celles du corps démembré, mâché et avalé, les index rétrospectifs, régressifs, dans le symbolique et l'imaginaire, des instincts du corps vivant et des pulsions du corps érotique où toute parole, tout discours, toute écriture trouvent leur plus primitif étayage. Ainsi reviendrais-je sur mes pas pour découvrir derrière l'enfant qui possédait une paire de ciseaux à bouts ronds et qui découpait du papier du tissu, n'importe quoi... *l'in-fans*, la bouche nourricière et érogène.

AVANT-PROPOS : COMMENCEMENTS

Mais cette étrange attaque est précédée d'un avant-propos, une pièce de circonstance dans tous les usages de ce terme. L'avant-propos, lever de rideau de la cérémonie théâtrale de la lecture, dévoile le livre dans sa totalité, offre au regard lecteur encore neuf, une perspective et un panorama avant que le parcours ne commence page après page, article après article, séquence après séquence. Écrit après coup, une fois que tout est accompli, cet après-écrit est une avant-lecture par laquelle toute lecture même critique (*a fortiori* critique), est prévenue,

même si le lecteur rétif cherche à y échapper, même si malicieusement, il prend ici ou là la tangente au point de vue et se plait à défaire la représentation offerte par des anamorphoses personnelles de lecture. Mais Compagnon, écrivant l'avant-propos de son livre, met en pratique l'article 36 (p. 341-346) de la séquence V où, entre Hegel et Descartes, il analyse la lettre de ce dernier à l'Abbé Picot qui sera publiée devant les *Principes de la philosophie*. Je ne vais pas ici répéter ces cinq ou six pages : je note que l'auteur me découvre le dessous de son jeu, les cartes que pourtant il a abattues d'emblée pour me prévenir et m'avertir, à soixante pages seulement de la fin. Il est vrai qu'au moment où il les a écrites, l'avant-propos ne l'était point encore : ces divers temps, en ce point double ou triple, se croisent et se contrarient, jouent l'un sur l'autre, l'un par l'autre et, avec eux, écriture et lecture et, au bout du compte, le texte que j'écris vacille, au bord de l'interruption, avant d'avoir trouvé son assiette.

Car l'avant-propos de la *Seconde Main* est bien le monument du livre, le tombeau que son auteur érige à sa propre mémoire et par lequel il institue ce qu'il écrit comme son mémorial. Relire encore une fois les dernières pages de l'article 36-V pour découvrir ceci : si la préface cartésienne est l'acte de naissance de la préface moderne, si elle est un des moments et un des lieux de cette périgraphie au sein de laquelle le texte classique s'immobilise, nul doute qu'à première vue, à l'orée du livre, et pour le visiteur pressé, le monument de l'avant-propos ne soit résolument classique : d'abord un porche d'entrée, la *phénoménologie* du comportement de citation dans une expérience immédiate de la lecture et de l'écriture. Une fois franchi, le lecteur découvre le palais, le corps de bâtiment central, une *généalogie* de la fonction et de la pratique institutionnelle qu'engage la citation, en trois épisodes, flanqué de deux ailes : une *sémiologie* du fait de langage que représente la citation et une *tératologie* qui, complétant le panorama, recense quelques cas anormaux par rapport à la typologie aussi bien qu'à la généalogie.

Faites le compte : trente pages pour le porche d'entrée, quarante-trois pour chacune des deux ailes, deux cent soixante pages pour le corps central ; observation et description de l'expérience, construction de la structure synchronique qui la sous-tend par expérimentation d'un modèle, déploiement de cette structure dans une histoire en trois ou quatre actes où chaque rubrique de la typologie vient sur le devant de la scène, pour dominer les éléments du récit et nouer les nœuds de l'intrigue, et enfin les ratés, les aberrations, les perversions de la citation, simultanément acte cinq de l'histoire — la contemporaine — et marge, faille, interstice ou brouillage du

tableau structural. En bref, un livre, un vrai livre, totalité complexe et unifiée, dominée par son auteur et impérieusement dominante par l'austérité et la rigueur de ses lignes de composition, leur nécessité et la puissance de la problématique que cette composition porte. Car, on en conviendra, il ne va pas de soi que symbole, indice, icône (image ou diagramme), produits de l'expérimentation d'un modèle sémiotique dans le champ de l'observation et de la description phénoménologique du comportement citationnel, articulent et structurent, donnent sens et rectifient à une histoire de la citation de Platon à Borgès, Joyce ou Mallarmé, fut-ce au prix d'en opérer le brouillage ultime.

Et cependant la contemplation du monument est non point fautive mais trompeuse, moins parce que l'écrivain nous induirait en erreur que parce que de telles propositions de lecture nous inciteraient à une complaisante facilité, nous laisseraient en repos quant au redoutable, inépuisable, incessant travail de la citation dans l'écriture, dans le texte. On aurait bien tort en effet de prendre les hésitations soulignées et insistantes de l'avant-propos, du livre pour une *captatio benevolentiae* de son lecteur ou pour des dénégations tactiques et opportunistes de son auteur. Déjà, nous l'avons vu, cette « préface » à la totalité du livre mime et, à la limite, parodie une de ses parties. Mais en outre, elle est un faux commencement et une fausse fin — comme on dit une fausse entrée ou une fausse sortie — et le monument qu'elle dresse est un tombeau en trompe l'œil. Ce livre retourne à l'écriture et à sa puissance de fiction et d'utopie en son début, avec l'enfant aux ciseaux, et à sa fin, avec Théophile, le même enfant devenu grand, qui en jubilant, s'endort d'un sommeil éternel à la dernière ligne, dans l'article qui démarque son œuvre. Mais en dix autres lieux encore : ainsi p. 364, au détour d'un paragraphe : « En vérité, ce sont — peut-être — faut-il l'avouer ? — les perversions de la citation, celles entre autres explorées par Borgès qui m'ont non seulement incité à chercher une structure de la citation « normale », mais qui ont encore établi cette structure en révélant des cas qui, sur un mode caricatural, la mettaient en œuvre. Voici quelques-unes de ces perversions... le jeu, la contre-çon, la déraison, la série... » L'aberration serait-elle le vrai commencement, un commencement qui ne serait monstrueux que référé à une norme qui lui préexisterait mais qui placé d'abord dans la perversion d'une écriture ferait apparaître la loi réglant le texte, tous les textes, comme une caricature originare. Oui, il est bien vrai qu'il faut prendre Compagnon au pied de la lettre quand il déclare tout de go : « Ce livre est sans objet, sans objet identifié car il en a plusieurs, au moins deux entre lesquels il va et vient... Ce livre

est sans objet continu... » puisqu'il prend sans cesse la tangente et par là cherche à s'emparer de l'origine et de la limite de l'écriture... « Ce livre est sans objet fini mais il a un point de fuite... comment se débrouiller dans les broussailles du déjà-dit ? » Il pourra bien ensuite ériger le monument, en poser la première pierre en posant la thèse que « la citation... est une pierre de touche de l'écriture ; (qu') elle sert à éprouver la valeur de la conversion que le livre opère du déjà dit par la répétition et par l'entreglose ». Tous les éléments de la thèse, toutes les pierres du tombeau sont déjà labiles, glissantes en procès de déplacement. Prévenus nous le sommes et nous aurions tort, nous lecteurs, de sous-estimer cet avertissement, de l'entendre comme une contrainte de lecture à secouer : ce livre, il nous est dit qu'il nous échappera, qu'il esquivera sans cesse, qu'il est incessamment en instance de départ et en délit de fuite car le sujet qu'il annonce ne peut être son objet.

Et l'on comprendra alors pourquoi ce livre n'étant pas « un discours sur la citation mais un discours de la citation » ne sera pas, malgré les apparences, tout à fait un livre : un livre en souffrance comme on le dit d'un objet qui s'égaré dans les voies de son échange entre destinataire et destinataire, un livre de souffrance aussi (« je souffre de la citation, c'est-à-dire du langage »), un tableau clinique et non une thérapeutique.

TRAVAIL DU TEXTE

Il se trouve que j'aime beaucoup le porche d'entrée de ce livre : cette apparente flânerie dans le monde de la lecture, une lecture attentive et rêveuse à la fois, qui cueille ses plaisirs, de désirs en désirs, en dérive et qui, en se réfléchissant, glisse, insensiblement ou violemment, vers la pré-écriture. Compagnon décrit admirablement, mais on aurait tort de croire que cette introduction soit seulement jeu poétique. Il faut l'entendre gravement et sérieusement : comme une phénoménologie, avec les exigences de rigueur méthodique qui permettent seules de partir à la quête de l'essence dans le phénomène de langage en général. Ce que découvre alors Compagnon, c'est l'acte, le procès, la production de citation constitutifs de toute lecture et de toute écriture, c'est le travail de la citation comme le devenir-texte, comme le texte lui-même, le phénomène dont le sens est le supplément. « La citation n'a pas de sens en soi parce qu'elle n'est que dans un travail qui la déplace et qui la fait jouer.

Le polytechnicien qu'est Compagnon sait très bien que parler de travail c'est précisément introduire la notion de force et plus précisément encore, bon mécanicien, il sait que, quand la force est constante en grandeur et en direction et que

le point sur lequel elle agit se déplace suivant la direction de la force, son travail est égal au produit de la force par le déplacement du point. Dès lors — et cette citation du texte physique ne manque pas d'humour dans le texte de critique et de théorie — le travail de la citation trouve son essence phénoménologique par déplacement de la formule de la science physique : $T = F \times D$, T , le texte ou le travail de la citation est le produit de la force par le déplacement. Quelle force ? Quel déplacement ? Cette force en effet, comme toute force sans doute, n'est saisissable que dans son effet, elle n'est évaluable que dans le transport qu'elle opère, elle n'est « mesurable » que dans le phénomène (le texte) qu'elle produit. D'où la question du sujet à laquelle, rigoureusement, conduit la démarche descriptive-éidétique : « la force qui investit la chose, qui la cite, renvoie toujours, de quelque manière à un sujet. » Quel est donc le sujet de la force dont le texte est le produit par déplacement ? Le sujet d'un « vouloir — dire quelque chose » et d'un « vouloir quelque chose » dont la citation serait le moyen et l'instrument ? Compagnon écarte cette mystification ontologique, psychologique ou métalinguistique : ni *res cogitans*, ni « moi », ni même sujet de l'énonciation mais plutôt l'énonciation comme distribution, ou configuration des effets des forces dans le champ du discours : l'énonciation comme raison (*ratio*) des effets, comme l'écrivait un autre bon mécanicien, Pascal. Le sujet de l'énonciation, notion trop vaste, trop vague, écrit justement Compagnon et il ajoute : « il serait bon de l'affiner, de repérer la variété des figures et des personnages ou plutôt celle des postures dont elle se compose. » Je réécris avec Pascal : configurations multiples des effets de force distribués mais aussi déplacés, défigurés dans le champ. Tâche d'une linguistique « active » : décrire, repérer ces configurations. Pascal, théoricien de l'équilibre des liqueurs avait appris de Montaigne la raison des effets. « De fait, le sujet de la citation, c'est le *je* de Montaigne... il désigne le répéteur ou le rapporteur sans foi ni loi. » Si donc la force n'est pas celle d'un vouloir d'un sujet (de l'énonciation, du sens, du discours...) si le sujet n'est pas à chercher ailleurs que dans les figures que dessinent à la surface du texte les effets des forces, je répète : qu'est-ce donc que cette ou ces forces ? Compagnon discrètement, par un double glissement, laisse dans ce passage une trace de réponse : l'enfant aux ciseaux réapparaît deux fois : « Il n'y a pas d'autre approche possible de la citation qui, sans référence aux forces qui l'accomplissent, aux forces archaïques du découper-coller *par exemple*, serait tout simplement insensée... » « Phénomène, le texte est un travail de la citation, *une survivance ou plutôt un épanouissement* du geste archaïque du découper-coller (le stylo réunit les propriétés

des ciseaux et de la colle). » Le souvenir permanent, le passé immémorial de l'enfant et de son geste, d'abord simple exemple de forces travaillant les textes par déplacement incessant est devenu le geste archaïque (originaire) déployé en texte. Quelle force, sinon celle qui pousse jadis et maintenant l'enfant à découper et à coller ? « Je lis et j'écris. Je ne cesse de lire et d'écrire. Mais n'est-ce pas pour la seule raison inavouable que je ne peux, pour le moment, me permettre de me consacrer entièrement à la pratique du papier qui satisferait mon désir ? La lecture et l'écriture en sont les substituts. »

TRANSIT THÉORIQUE

De sa description phénoménologique, Compagnon retire donc une définition du texte à la fois comme phénomène (le travail de la citation) et comme sens (la configuration des effets des forces qui travaillent et déplacent) et il y découvre les éléments fondamentaux du modèle sur lequel il va expérimenter puisque la citation, objet labile de son étude y apparaît acte de prélèvement et de greffe mais aussi chose prélevée et greffée, production et opération, mais aussi produit, à la fois énonciation et énoncé avec tous les effets possibles de sens résultant de la dénégation et de l'oubli ou du marquage et de l'emphase de chacun de ces éléments et des diverses relations qu'ils entretiennent. L'expérimentation sur le modèle veut donc bien dire ici construction d'une typologie de la « citation » par variations combinées des relations liant les pôles du modèle, mais sans jamais oublier que ces variations et leurs combinaisons ne sont pas de simples opérations métalinguistiques de l'analyste mais des effets de forces qui travaillent et déplacent : effets de force et forces de leurre. C'est pourquoi toute la recherche qui s'engage alors sera un nouveau transit, mais dans la théorie cette fois, de Benveniste à Peirce. De Benveniste d'abord, Compagnon retient l'opposition, fondamentale parce que fondatrice, du sémiotique et du sémantique, de la langue et du discours, mais pour l'appliquer au problème qui est le sien : celui de la répétition. « Il y a dans le langage des choses qui se répètent » : c'est un constat de fait. Toutefois « que la répétition en tant que relation entre des choses répétées soit elle-même un fait de langage », voilà qui ne va pas de soi. Rien ne permet de conclure des choses répétées à la répétition des choses, à la répétition elle-même comme chose. « Quelles conditions faut-il donc pour la répétition dans le langage soit pertinente, pour qu'elle prenne valeur de fait langagier ? » Question critique, question transcendante ici posée et déplacée : elle consiste moins à demander au fait de présenter des titres de légitimité rationnelle, son droit à la théorie qu'à

ouvrir à l'enquête un nouveau domaine d'analyse à la fois articulé au premier et en rupture avec lui. Dans le domaine de la langue, les choses qui se répètent sont les éléments du système obtenu par les opérations de segmentation et de substitution : phonèmes et signes, éléments en nombre fini dont la combinatoire dans un syntagme induit nécessairement des répétitions. La répétition dans la langue n'est qu'une contrainte résultant du caractère discret du système de signes qu'est la langue : elle n'est pas une catégorie de la linguistique. En revanche, le discours, phrase ou suite des phrases, s'oppose à la langue. « Il s'y oppose précisément de la même manière que l'extensif (ensemble d'éléments) au compréhensif (système de relations entre éléments) ou que l'éventuel au systématique, le hasard à la nécessité, l'infini au fini. Et sous le régime de l'infini, du hasard, de l'éventuel, la moindre répétition, non plus contrainte mais contingente, est pertinente et signifiante, elle est un fait de langage, une relation à analyser comme telle : elle devient une forme capable d'une fonction. Alors que dans la langue, il n'y a que des choses répétées, dans le discours, il y a la répétition des choses. » La question que pose alors Compagnon est (« Y a-t-il dans le discours des répétitions du discours lui-même ? ») de vaste portée car elle induit l'idée d'un troisième niveau de l'analyse du langage, celui des phénomènes de répétition, dans le discours, d'unités du discours. Mais il s'agit d'un étrange niveau puisqu'il ne s'articule pas au discours comme le discours à la langue, puisqu'il ne le transcende ni ne le comprend mais est coextensif à la pluralité du (et des) discours : discours non pas transdiscursif mais interdiscursif. Toute répétition discursive est par là même interdiscursive et n'est pertinente que par son retentissement dans le discours. Par sa question critique-transcendantale déplacée, Compagnon ouvre bien un nouveau champ d'analyse des phénomènes de langage mais dans la mesure où il est coextensif à celui du discours, ce champ n'en est que la répétition, non pas tautologique certes mais réflexive : c'est le champ du discours en tant qu'il se répète. Autrement dit, le discours « théorique » de Compagnon dans sa structure, ses présupposés et ses objectifs simultanément répète celui de Benveniste (l'opposition entre langue et discours, sémiotique et sémantique) tout en le déplaçant et répète la structure même de son objet, la citation comme phénomène de répétition, tout en la réfléchissant. C'est dire également que le discours « théorique » de Compagnon n'est pas un métadiscours (ni métalinguistique ni métasémantique), le discours de la science des faits langagiers ou discursifs, même si sa science et son savoir sont immenses : il est un cas singulier de son objet même, produit d'une force par un déplacement. Loin d'entretenir avec le discours la même dialectique

du singulier et de l'universel qui est celle du discours avec la langue, il entretient avec le discours, toujours déjà interdiscursif, le rapport non dialectique du singulier et du pluriel. Ce point de départ théorique implique donc que l'entreprise de Compagnon vise l'énonciation citationnelle entendue comme acte de citer, « énonciation singulière : énonciation de répétition ou répétition d'énonciation, réénonciation ou dénonciation », et « l'énonciation (la description phénoménologique nous l'avait déjà appris) est la force qui s'empare d'un énoncé et qui le répète ».

Un ultime déplacement de la théorie de Benveniste prépare le passage au modèle de Peirce. A vrai dire, il s'agit moins d'un déplacement théorique que de la conversion d'une stratégie dans une autre. On peut la résumer dans la formule suivante : *Dans une citation, une phrase est faite et fait signe*. Benveniste, pour dégager le champ du discours (la sémantique de l'énonciation) comme domaine cohérent et autonome d'étude devait « récuser la main mise du signe sur l'ensemble de l'analyse des faits de langage pour la méconnaissance qu'elle induit du discours et de l'énonciation ». Mais si nous considérons, avec Compagnon, le champ du discours comme celui des phénomènes interdiscursifs de répétition, alors on peut demander que, dans ce champ nouveau quoique coextensif à celui du discours (au sens de Benveniste), certaines phrases (et peut-être toutes les phrases) soient dites signes très précisément parce que, si leur énonciation est toujours unique, leur énoncé d'être répété fait et est fait signe. Nouvelle apparition d'un effet de force ici nommé par Compagnon *pouvoir* : « L'énonciation de répétition a le pouvoir de faire signe, elle fait de l'énonciation un signe dans le même temps qu'elle l'énonce. » Si tout pouvoir comme là encore me l'a appris Pascal, est le discours d'une force, une force mise en signes (la justification d'une force), on saisira avec l'énonciation de répétition qui transforme toute suite de discours en signe, le moment originel du pouvoir discursif, soit la mutation d'une sémantique en une pragmatique. Cette conversion stratégique opère dans le même temps la translation du modèle de Benveniste dans celui de Peirce.

On se souvient de la vigoureuse critique que formule Benveniste à Peirce à propos de la place de la langue dans le système des signes : « Peirce, en ce qui concerne la langue, ne formule rien de précis ni de spécifique. Pour lui, la langue est partout et nulle part... La difficulté qui empêche toute application particulière des concepts peirciens, hormis la tripartition icônes, index, symboles, est qu'en définition le signe est posé à la base de l'univers entier et qu'il fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et

comme principe d'explication pour tout ensemble abstrait ou concret... Mais finalement ces signes étant tous signes les uns des autres, de quoi pourront-ils être signes qui ne soit pas signe ? Trouverons-nous le point fixe où amarrer la première relation de signe ?... Pour que la notion de signe ne s'abolisse pas dans cette multiplication à l'infini, il faut que quelque part l'univers admette une *différence* entre le signe et le signifié. » D'où la stratégie de Benveniste consistant à définir aussi restrictivement que possible le domaine de la langue, objet d'une sémiotique élaborant la notion de signe, et ce, pour permettre la constitution d'une science du discours, d'une sémantique de l'énonciation. Mais c'est justement ce qui, dans l'entreprise de Peirce, paraît inopérant pour les objectifs que poursuit Benveniste, qui se révèle d'une remarquable puissance pour la recherche de Compagnon touchant le phénomène interdiscursif de répétition, la multiplication à l'infini par répétition des unités de discours par laquelle ces unités loin d'échapper à l'emprise du signe deviennent signes et sont produites comme pouvoir.

Encore fallait-il que cette notion de signe fût déplacée de manière à comprendre la possibilité même de cette multiplication. Or Peirce analysant le signe non plus comme l'opposition du signifiant et du signifié mais selon une structure ternaire (signe ou représentation, objet, interprétant) le définit d'emblée au niveau du discours en incluant, dans sa définition même, le sens ou l'interprétation. « Le signe (le rapport du signe et de l'objet) est insaisissable en soi ; pour l'appréhender il est nécessaire de passer par les interprétants (les rapports des interprétants à l'objet) qui deviennent l'organisation de l'objet, ses virtualités. » Et Compagnon ajoute avec profondeur que le sens selon Peirce interprétant du signe, a quelque affinité avec le sens chez Nietzsche comme rapport de forces et effet de pouvoir. Si enfin, la relation du signe à l'objet est chez Peirce indéterminable et si l'interprétant répète et *déplace* cette relation, alors on comprend simultanément d'une part que la série des interprétants soit *interminable* et donc que chaque interprétant soit *différent* de tous les autres et que d'autre part la *répétition* de la même relation (du signe à l'objet) soit le principe de la série et donc que la *citation* soit le discours même. Conclusion : « En somme, le signe de Peirce et celui de l'ancienne rhétorique auxquels la citation serait conforme sont bien des relations mais non binaires : plurielles... Ce sont des choses qui renvoient à plusieurs, diverses autres choses et qui transportent du ou des sens comme on peut circuler à travers tout Paris avec un seul signe en poche au départ, un seul billet de métro si l'on emprunte les correspondances. »

LE MOMENT DE L'EMBLÈME-SYMPÔME

Du vaste corps central de l'ouvrage, retraçant en quatre épisodes marquants les configurations du pouvoir de la citation dans leur diachronie, tout, presque tout serait à re-marquer, à re-tracer. Mais plus remarquable encore, parce que plus proche des procès d'écriture de Compagnon me paraît être le moment où la construction architecturale d'une histoire du pouvoir citationnel est saisie dans son transit entre des états stables, ceux de la citation dialectique ou logique de la rhétorique ancienne, de l'*auctoritas* du commentaire patristique d'une part et celui de la citation classique d'autre part ; c'est le moment de Montaigne et de Pascal, celui de la découverte de la valeur emblématique de la citation, « ce signe éphémère et subversif du xv^e siècle » et de sa critique. Ce moment est essentiel dans l'ouvrage, et pour plusieurs raisons, me semble-t-il, mais comme toujours dans l'écriture de Compagnon et dans sa pensée, ces raisons glissent les unes dans les autres, débordent les ensembles décrits par une entreglose savante où son texte se multiplie infiniment.

Moment théorique et méthodologique fondamental d'abord parce que l'analyse comparative d'états synchroniques du pouvoir de la citation — en quoi consisterait une authentique histoire structurale d'une fonction ou d'une pratique institutionnelle du discours — se transforme insensiblement en ce point, dans la description d'un procès de transition ou de déplacement d'une configuration de répétition en une autre, par une sorte de « fondu enchaîné » finement repéré par des balises terminologiques elles-mêmes en déplacement (par exemple, l'usage concurrent dans les *Essais* des termes « allégation » et « emprunt »). Moment « plastique » radical ensuite, par sa position médiatrice et centrale dans l'ensemble de ce livre : il en est le cœur et peut-être un de ses secrets commencements. Avec lui, l'entreprise généalogique de la fonction de répétition, loin d'apparaître comme le simple déploiement diachronique de la typologie structurale fournie par Benveniste et Peirce, se révèle en être la subversion et déjà le brouillage : une force apparaît en ce point, très précisément entre Montaigne et Pascal, qui n'est autre que celle qui travaille le texte de Compagnon dans son entier. Moment stratégique enfin car l'emblème (ainsi est qualifiée la citation de Montaigne) en ce lieu central configure et anticipe déjà entre son apparition et sa critique, entre le commentaire patristique, l'allégorie médiévale et la citation classique, ce qui constituera son terme actuel, la citation dans ses perversités ludiques et anormales, la « répétition-symptôme » engagée dans la série et le relativisme d'un mouvement indéfini : précisément ce moment où Compagnon écrit son livre sur le travail de la citation : précisément

ce moment où la « citation » se rassemble et se brouille dans son texte.

Ce n'est point ici le lieu de répéter ces admirables pages sur l'emblème, « ce signe qui rejoue, qui répète toujours, qui parodie aussi la scène de l'origine... envers de l'allégorie, qui substitue à son fondement insondable une *ratio* contingente mais toujours suffisante, établie, l'artéfact d'une transparence du signe à ce qu'il signifie », et sur la valeur emblématique de la citation pour le texte de Montaigne, « celle de l'objet étranger, différent dans l'espace et dans le temps et mis en perspective comme le *memento mori* de Holbein dans les *Ambassadeurs* » d'un objet qui hésite entre allégation et citation, entre le mouvement du texte vers son dehors dont il reçoit autorité et une convocation de ce dehors dans le texte qui se l'incorporerait ou l'enfermerait. Tels seraient les « emprunts » de Montaigne, entre intérieur et extérieur, entre la contrainte transcendante d'une allégeance et le contrôle interne d'une régulation de l'écriture, entre la tradition et le sujet : « Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrerolle et étudie que moi et si j'étudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. » « L'effet immédiat en est une liberté de langue inconnue jusqu'alors mais qui se solde d'un désarroi dont (avec les *Essais*) les livres de Rabelais seraient aussi le symptôme. Ecrivain heureux, Montaigne ? Allons donc ! Comme si le mal d'écriture ne datait que d'hier, comme si écrire n'était pas toujours une passion et une souffrance. Comment se débrouiller dans les broussailles du *déjà dit* ? « Tout est déjà dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Comme si Montaigne avait jamais dit autre chose » et Pascal, à son tour, entre Epictète et Montaigne, dialoguant avec Port-Royal, Pascal si proche de Montaigne, mais comme son négatif. Mais ceci serait une autre histoire à poursuivre entre Compagnon et moi.

Ce n'est point non plus ici le lieu de démarquer les pages finales ou presque que Compagnon consacre à la citation du texte sériel, au *symptôme* sinon pour les juxtaposer à ces quelques notes sur l'emblème montanien afin d'en faire éclater l'affinité : agencement d'espaces, de strates, de plans, une géologie complexe, variation de formes pour laquelle il n'y a plus de sujet ni d'objets, « topologie » que Montaigne pourrait bien avoir approchée en certaines circonstances exceptionnelles qu'il nous conte, ainsi dans l'écriture de sa mort « fictive », lors d'un accident de cheval au livre II des *Essais* qu'il réécrira au terme de sa vie comme l'entreprise interminable des *Essais*.

A LA MARGE

Je m'arrête avec la note marginale que voici :

J'ai, en lisant et en relisant le livre de Compagnon en cette phase, le sentiment « louche », double, ambivalent, de lire en sous-main un texte sur Montaigne, précisément le texte du « je » de Montaigne et un autre texte qui serait, en fin de compte, le même, celui du « je » de Compagnon écrivain, une auto(bio)graphie. Comment répondre *en écrivant* à la question redoutable « qui suis-je ? » *quand j'écris* aujourd'hui entre Mallarmé et Borgès ? Impossible de formuler une réponse directe. Je peux écrire un conte parodique de Borgès et de mon propre livre, et je peux aussi écrire *ma lecture* de Montaigne, c'est-à-dire la lecture de *moi* dans le *texte-je* de Montaigne et ainsi faire de ce livre entre emblème montanien et symptôme borgésien, à leur interface, la figuration doublement répétitive et deux fois autre du « je » que je suis quand j'écris.

LOUIS MARIN.